

Ian McEwan
Expiation



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Ian McEwan

Expiation

*Traduit de l'anglais
par Guillemette Belleteste*

Gallimard

Titre original :

ATONEMENT

© *Ian McEwan, 2001.*

© *Éditions Gallimard, 2003, pour la traduction française.*

Extrait de la publication

Ian McEwan est né en Angleterre en 1948. Il s'est vu décerner le Somerset Maugham Award en 1976 pour son premier recueil de nouvelles, *Premier amour, derniers rites*. Depuis il a publié, entre autres, *Le jardin de ciment*, *Un bonheur de rencontre*, et *L'Innocent*, tous accueillis par une presse enthousiaste. Publié en 1987 en Angleterre, *L'enfant volé* a reçu le prestigieux Whitbread Novel of the Year Award et, en France, le prix Femina étranger 1993. En 1998, *Amsterdam* lui a valu le Booker Prize.

Pour Annalena

« Chère Miss Morland, songez à l'horrible nature des soupçons que vous avez conçus ! Qu'est-ce qui a pu vous faire croire des choses pareilles ? Souvenez-vous du pays et de l'époque où vous vivez ! Souvenez-vous que nous sommes anglais et que nous sommes chrétiens ! Consultez votre intelligence, votre raison, appelez-en à votre expérience personnelle... Notre éducation nous a-t-elle préparés à de telles atrocités ? Nos lois les toléreraient-elles ? De pareils crimes seraient-ils perpétrés sans être bientôt sus, dans un pays tel que le nôtre où les communications directes ou bien le courrier sont tellement développés, où chaque homme est entouré de tout un voisinage d'espions bénévoles, où les routes et les journaux ne permettent pas le secret ? Ma très chère Miss Morland, qu'êtes-vous donc allée vous imaginer ? »

Ils étaient arrivés au bout de la galerie, et Catherine, pleurant de honte, courut se réfugier dans sa chambre.

JANE AUSTEN, *Northanger Abbey*¹

1. Nous devons cette traduction, parue originellement aux Éditions Christian Bourgois, 1980, à Josette Salesse-Lavergne.

PREMIÈRE PARTIE

Un

La pièce de théâtre — dont Briony avait conçu affiches, programmes, billets, construit la caisse à l'aide d'un paravent renversé et garni la boîte à monnaie de papier crépon rouge —, elle l'avait écrite en deux jours de furie créatrice, au point de sauter un petit déjeuner et un déjeuner. Une fois les préparatifs terminés, il ne lui resta plus qu'à contempler sa version finale et à attendre que ses cousins arrivent d'un Nord lointain. Ils n'auraient qu'une seule journée pour répéter avant la venue de son frère. Parfois terrifiante, parfois désespérément triste, la pièce racontait une histoire de cœur dont le message, présenté sous forme de prologue en vers, était que tout amour non fondé sur le bon sens était d'avance condamné. La passion téméraire d'Arabella, l'héroïne, pour un perfide comte étranger, serait punie par le sort, car elle contracterait le choléra au cours d'une impétueuse ruée vers une ville côtière en compagnie de l'élu. Abandonnée de lui et pour ainsi dire du reste du monde, clouée au lit dans une soupente, elle se découvrirait un sens de l'humour. Le hasard lui offrirait une seconde chance en la personne d'un médecin sans le sou, en fait un prince déguisé ayant pré-

féré travailler parmi les déshérités. Guérie par lui, Arabella ferait, cette fois, un choix judicieux et s'en trouverait récompensée par une réconciliation familiale et un mariage avec son prince médecin « lors d'une belle journée venteuse de printemps ».

Mrs Tallis lut les sept pages des *Tribulations d'Arabella* dans sa chambre, devant sa table de toilette, le bras de l'auteur passé tout ce temps autour de son épaule. Briony ne quitta pas des yeux le visage de sa mère, cherchant le moindre signe d'une émotion fluctuante, et Emily Tallis se prêta au jeu avec des expressions de crainte, des hennissements de jubilation et pour finir des sourires de gratitude et des hochements de tête de connivence et d'approbation. Elle prit sa fille dans ses bras, sur ses genoux — ah, ce petit corps doux et tiède de petite enfance qui ne l'avait pas encore quittée, du moins pas tout à fait —, et lui dit que la pièce était « formidable », acceptant instantanément d'un murmure dans l'étroit conduit de l'oreille enfantine que ce mot fût cité sur l'affiche, laquelle serait placée sur un chevalet dans le hall d'entrée près de la caisse.

Briony ne pouvait le savoir alors, mais ce devait être le point d'orgue du projet. Plus rien ne la comblerait autant, car tout le reste ne serait que rêves et frustration. Il y avait des moments où, dans le crépuscule d'été, une fois sa lampe éteinte, nichée dans les ténèbres délicieuses de son lit à baldaquin, elle se faisait battre le cœur d'inventions lumineuses et brûlantes, autant de saynètes, chacune d'elles représentant Leon. Dans l'une, son large visage débonnaire se déformait de chagrin tandis qu'Arabella sombrait dans la solitude et le désespoir. Dans l'autre, on le surprenait un verre de cocktail à la main, dans quelque bar citadin à la mode, en train de se vanter auprès

d'un groupe d'amis : « Oui, Briony Tallis, ma plus jeune sœur, l'écrivain dont vous avez certainement entendu parler. » Dans une troisième, enthousiaste, il boxait le vide au moment du baisser de rideau, bien qu'il n'y en eût pas — impossible d'avoir un rideau. Sa pièce n'était pas destinée à ses cousins, mais à son frère, afin de fêter son retour, de provoquer son admiration et de le détourner de sa nonchalante succession de petites amies au profit d'une épouse convenable, d'une épouse qui saurait le persuader de revenir à la campagne, et prierait gentiment Briony d'être sa demoiselle d'honneur.

Elle faisait partie de ces enfants possédés du désir de voir le monde à leur exacte convenance. Alors que la chambre de sa grande sœur n'était qu'un chaos de livres délaissés, de vêtements dépliés, de lit défait, de cendriers débordants, celle de Briony était le reliquaire de son démon de l'ordre : la ferme en modèle réduit disposée le long du renforcement de la fenêtre comportait les bêtes coutumières, mais toutes étaient orientées dans le même sens — vers leur propriétaire — comme sur le point d'entonner un chant, et même les poules de la cour de ferme étaient alignées à la perfection. En fait, à l'étage, la chambre de Briony était la seule pièce rangée de la maison. Ses poupées assises bien droites dans leur demeure aux multiples pièces semblaient obéir à la stricte consigne de ne pas s'adosser au mur ; les diverses figurines hautes d'un pouce que l'on pouvait trouver sur sa table de toilette — cow-boys, scaphandriers, souris humanoïdes — suggéraient par la régularité de leurs alignements et de leurs espacements une armée de citoyens au garde-à-vous.

Ce goût de la miniature était l'un des traits d'un esprit méthodique. Un autre était la passion des

secrets; dans un secrétaire verni auquel elle tenait beaucoup, on pouvait ouvrir un tiroir secret en poussant à contre-fil un assemblage en queue d'aronde habilement tourné, et c'est là qu'elle conservait son journal intime au fermoir verrouillé et un cahier écrit dans un code de son invention. Dans un petit coffrefort de poupée qu'ouvraient six chiffres secrets, elle conservait lettres et cartes postales. Un vieux coffret à monnaie en fer-blanc était dissimulé sous une latte amovible du plancher, sous son lit. Dans cette boîte, il y avait des trésors vieux de quatre ans qui remontaient à son neuvième anniversaire, époque où elle s'était mise à collectionner : un gland double mutant, une pyrite de fer, un talisman faiseur de pluie acheté à une fête foraine, un crâne d'écureuil léger comme une feuille.

Mais tiroirs invisibles, journaux intimes verrouillables et écritures cryptées ne pouvaient cacher à Briony la simple vérité : elle n'avait aucun secret. Son désir d'un monde harmonieux, organisé, lui déniait toute audace de mal faire. Toute anarchie, toute destruction était trop chaotique à son goût, et elle n'était pas naturellement portée à la cruauté. Son statut effectif d'enfant unique autant que l'isolement relatif de la maisonnée Tallis la tenaient à l'écart, au moins le temps des grandes vacances, d'intrigues adolescentes avec ses amies. Rien dans sa vie n'était assez intéressant ni assez honteux pour mériter d'être dissimulé ; personne ne connaissait l'existence du crâne d'écureuil sous son lit, mais personne non plus n'avait envie de la découvrir. Rien là de particulièrement affligeant, sinon avec le recul, une fois qu'on avait trouvé une solution.

À onze ans, elle écrivait sa première histoire — une affaire idiote, inspirée d'une demi-douzaine de

contes folkloriques et manquant, elle s'en rendrait compte par la suite, de cette connaissance essentielle des usages du monde qui en impose au lecteur. Mais cette première tentative maladroite lui montra que l'imagination était en soi une source de secrets : une fois qu'elle avait commencé une histoire, personne ne devait le savoir. Feindre à l'aide de mots était trop expérimental, trop précaire, trop embarrassant pour que quiconque fût mis au courant. Même en écrivant des mots, les *elle dit* et les *et alors*, elle sourcillait et se trouvait sotté de prétendre connaître les émotions d'un être imaginaire. Elle s'exposait inévitablement dès lors qu'elle dépeignait la faiblesse d'un personnage ; le lecteur allait forcément penser qu'elle se décrivait elle-même. De quelle autre autorité pouvait-elle se prévaloir ? Ce n'est que lorsque l'histoire était achevée, tous destins bouclés et la chose entière scellée aux deux bouts, qu'elle ressemblait, du moins à cet égard, à n'importe quelle autre histoire achevée, et que Briony se sentait invulnérable et prête à poinçonner les marges, à relier les chapitres avec des bouts de ficelle, à peindre ou à dessiner la couverture et à aller montrer l'ouvrage terminé à sa mère ou à son père — quand il était là.

Ses efforts recevaient des encouragements. En fait, ils étaient bienvenus, à mesure que les Tallis découvraient que le bébé de la famille possédait un esprit particulier et une aisance dans l'usage des mots. Les longs après-midi qu'elle passait à compulser dictionnaire et thésaurus contribuaient à des constructions ineptes quoique obsédantes : les pièces de monnaie que le méchant dissimulait dans sa poche étaient « ésotériques », un gangster surpris à voler une voiture fondait en larmes « d'indécente autojustification », l'héroïne sur son étalon pur sang effectuait un

voyage « hâtif » dans la nuit, le front plissé du roi était le « hiéroglyphe » de son mécontentement. On incitait Briony à lire ses histoires dans la bibliothèque, et ses parents et sa sœur aînée étaient surpris d'entendre leur sage petite fille se donner en spectacle avec tant d'audace, faire de grands gestes de sa main libre, hausser les sourcils en interprétant les voix, lever les yeux de sa lecture l'espace de quelques secondes pour sonder les visages les uns après les autres, exigeant sans vergogne toute l'attention d'une famille ensorcelée par son récit.

Même en l'absence d'attention, de louanges ou de plaisir manifeste de la part des siens, Briony n'aurait pu être dissuadée d'écrire. D'ailleurs, elle se rendait compte, comme beaucoup d'écrivains avant elle, que toute reconnaissance n'était pas utile. L'enthousiasme de Cecilia, par exemple, semblait un peu exagéré, entaché de condescendance peut-être, et également inopportun ; sa grande sœur voulait que chaque histoire reliée fût cataloguée et disposée sur les étagères de la bibliothèque entre Rabindranath Tagore et Quintus Tertullien. Si cela était censé être une plaisanterie, Briony n'y prêtait pas attention. Désormais, elle était sur sa lancée, et avait trouvé des satisfactions à d'autres niveaux ; écrire des histoires non seulement impliquait du secret, mais lui procurait tous les plaisirs de la miniaturisation. Un monde pouvait être créé en cinq pages, ce qui du reste était plus satisfaisant qu'une ferme en modèle réduit. L'enfance d'un prince choyé était imaginée sur une demi-page, une course au clair de lune à travers des villages assoupis ne formait qu'une seule phrase à la cadence vigoureuse, un coup de foudre pouvait s'accomplir d'un seul mot — d'un *regard*. Les pages d'une histoire tout juste achevée semblaient vibrer dans sa main de toute

la vie qu'elles contenaient. Sa passion de l'ordre était également satisfaite, car elle pouvait tout aussi bien organiser un monde rebelle. Il était possible de faire coïncider un instant décisif de la vie de l'héroïne avec grêle, tempête de vent et tonnerre, tandis que les noces étaient généralement gratifiées d'une belle lumière et de brises légères. Un amour de l'ordre donnait également forme aux principes de justice, la mort et le mariage étant les principaux moteurs de l'économie domestique, la première réservée exclusivement aux êtres moralement douteux, le second, une récompense incertaine jusqu'à la dernière page.

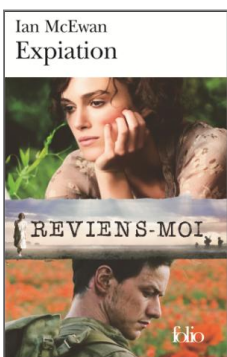
La pièce qu'elle avait écrite à l'occasion du retour de Leon chez lui était sa première incursion dans la tragédie, et la transition lui avait paru se faire presque sans effort. C'était un soulagement que de ne pas transcrire les *elle dit*, ou de décrire le temps, le début du printemps, ou encore le visage de son héroïne — la beauté, elle l'avait découvert, tenait en peu d'espace. La laideur, en revanche, présentait une diversité infinie. Un univers réduit à ce que l'on y disait relevait en effet de l'ordre, au risque de l'annihilation et, pour compenser, chaque réplique était prononcée au paroxysme d'une émotion quelconque qui exigeait le point d'exclamation. *Les Tribulations d'Arabella* était peut-être un mélodrame, mais il restait encore à l'auteur à en entendre la mise en voix. La pièce avait pour intention d'inspirer non le rire, mais la terreur, le soulagement et l'édification, dans cet ordre, et l'innocente intensité avec laquelle Briony s'était lancée dans le projet — les affiches, les billets, la caisse — la rendait particulièrement vulnérable à l'échec. Elle aurait facilement pu accueillir Leon avec une autre de ses fictions, mais

l'arrivée annoncée de ses cousins du Nord lui avait suggéré ce saut dans une forme encore inexplorée.

Que Lola, qui avait quinze ans, et les jumeaux de neuf ans, Jackson et Pierrot, fussent les réfugiés d'une amère guerre civile familiale aurait dû importer davantage à Briony. Elle avait pourtant entendu sa mère critiquer la conduite impulsive d'Hermione, sa sœur cadette, s'affliger de la situation des trois enfants et dénoncer la résignation et les dérobades de son beau-frère, Cecil, qui était allé chercher refuge à All Souls College, à Oxford. Briony avait encore entendu sa mère et sa sœur analyser les derniers avatars et outrages, accusations et contre-accusations, et elle savait que la visite de ses cousins serait indéfinie, et qu'elle se prolongerait peut-être même fort avant dans le trimestre. Enfin, elle avait entendu dire que la maison pouvait aisément loger trois enfants, et que les Quincey auraient tout loisir de rester aussi longtemps qu'ils le voudraient tant que les parents, s'ils venaient en même temps, feraient grâce de leurs querelles à la maison Tallis. Deux chambres voisines de celle de Briony avaient été époussetées, équipées de rideaux neufs et de meubles transportés d'autres pièces. Normalement, elle aurait dû prendre part à ces préparatifs, mais il se trouve qu'ils avaient coïncidé avec les deux jours de sa fièvre d'écriture et les débuts de l'élaboration de l'avant-scène. Elle savait vaguement que le divorce était une affaire pénible, mais elle ne le considérait pas comme un sujet en soi, et ne lui accorda aucune réflexion. C'était un dénouement terre à terre, de nature irréversible, qui n'offrait aucun intérêt pour la narratrice : il relevait du domaine du désordre. L'important, c'était le mariage, ou plutôt les noces, avec la conventionnelle

174370

Extrait de la publication



Expiation

Ian McEwan

Cette édition électronique du livre

Expiation de Ian McEwan

a été réalisée le 11 avril 2011

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070306138).

Code Sodis : N49584 - ISBN : 9782072446689.

Numéro d'édition : 174370.